

lua d'un titre que depuis longtemps le monde ne connaissait plus, du grand titre de *Père de l'Église*. C'était dans une assemblée littéraire, dans celle qui honore aujourd'hui sa mémoire, et qui alors s'enorgueillissait de sa présence, que le peintre ingénieux et profond des *mœurs du siècle*, le distributeur sévère de la louange et du blâme, lui adressait, sous des termes si pompeux et si vrais, l'hommage de l'admiration universelle. En repassant les mérites singuliers qui justifiaient un tel langage, il prit soin de rappeler que le *plus rare* de tous, c'était son éloquence. Peut-être, dans l'enthousiasme de sa gloire théologique, l'avait-on en effet trop oublié. Peut-être s'étonna-t-on d'abord d'un jugement qu'on a quelque honte de répéter aujourd'hui, tant il est devenu vulgaire. A qui faut-il apprendre que Bossuet est non-seulement un *rare* orateur, mais un orateur unique? Ne le comparons plus à ceux qui lui disputèrent la palme de la parole, et auxquels on s'imaginait qu'il l'avait cédée, pour courir à des triomphes plus éclatants. Ne lui opposons pas la hardiesse et l'éclat de Mascaron; l'élégance et l'harmonie de Fléchier; cette évangélique austérité, cette forte et pressante raison de Bourdaloue; la pureté, les grâces, le charme attendrissant, qui nous attachent et nous pénètrent à la lecture de Massillon. Bossuet est désormais sans rival, non-seulement dans nos chaires, mais dans celles où il prit ses modèles, et dont il reproduisit, en les corrigeant par le goût de son siècle et la perfection de son génie, les sublimes mais irrégulières beautés. La tribune antique elle-même, le barreau d'Athènes et de Rome n'oseraient lui préférer leur Cicéron, leur Démosthène: aussi véhément, aussi magnifique, il s'élève au-dessus d'eux de toute la hauteur de la religion qu'il annonce; il les a remplacés dans le privilège de représenter l'idée de l'éloquence: c'est pour nous ce génie inconnu que chercha vainement l'Orateur romain, ou que plutôt il se flattait d'avoir trouvé en lui-même.

Qui pourra définir l'éloquence, ou seulement expliquer ces hommes choisis entre tous pour en offrir l'expression vivante? Nous savons ce que leur donnent l'art et le travail, nous savons quels intérêts les inspirent: mais la nature même de cette inspiration, le secret de cette force merveilleuse, qui leur soumet les âmes, nous l'ignorons, et ils l'ignorent eux-mêmes. Bornons-nous donc à saisir ces traits extérieurs et visibles auxquels s'arrête, non pas la curiosité, mais le regard de la critique. Étudions-les dans ces discours de Bossuet, si grand, si fort, si impétueux; si plein d'éclat et de simplicité; si hardi, si nouveau; qu'on nous pardonne de le répéter, si puissant.

Porté vers ces vérités divines qui comprennent tous les objets de la connaissance humaine, Bossuet attire dans cette sphère les sujets offerts à son génie. A peine les a-t-il touchés, qu'ils s'élèvent et

<sup>1</sup> L'abbé de Clérembault, directeur de l'Académie française, dans sa *Réponse au Discours de réception* de l'abbé, depuis cardinal, de Polignac: passage cité par M. de Bausset, livre XIII de son *Histoire*, tom. IV, pag. 418.

s'agrandissent. Ses plans sont vastes et simples, et il en parcourt l'étendue d'un élan facile et rapide. Point de ces divisions étroites, qui semblent ménager des repos à la faiblesse; point de ces détails oiseux, où elle s'arrête et se consume; point de ces liens subtils et factices, qui l'aident à rattacher la suite rompue de ses courtes inspirations. Ce ne sont que grandes idées, unies entre elles par leurs rapports les plus généraux, les plus naturels. On nous découvre un immense horizon; mais l'œil l'embrasse d'une seule vue: on nous transporte, à des hauteurs inaccessibles, sur des sommets inconnus; mais nous y respirons à l'aise: l'esprit est étonné et satisfait; il jouit du sentiment de sa force; il oublie l'art qui le soutient, qui le soulève; il croit monter par son propre essor, et voler de lui-même vers le terme sublime où le ravit l'orateur.

Avec quelle autorité, quel empire, nous sont annoncés les oracles de la vérité! Ce n'est pas un philosophe qui doute, qui ignore, qui nous remplit de ses incertitudes. Bossuet affirme, et ses paroles ont une force de conviction qui nous impose déjà sa foi, avant qu'il nous l'ait persuadée. Cependant il ne néglige aucune ressource humaine pour remuer et entraîner les esprits: toujours il est dans l'action, aux prises avec un adversaire qui résiste, qui dispute, qu'il faut réduire et convaincre; il parle au cœur, il parle à la raison; il mêle la passion à la dialectique; il presse, il conjure, il réfute, il s'indigne; on ne peut compter les mouvements où l'emporte l'ardeur de sa cause. Quelle fougue! quelle véhémence! que de transports imprévus et audacieux! Il s'écarte, dit-on, il s'égare, il s'engage dans des voies perdues; n'en croyez pas une critique indiscrette et inattentive: sous cette apparence irrégulière, qui la trompe, se cache un ordre secret, un progrès invisible vers le but auquel tend l'orateur, et où il arrive tout à coup avec ses auditeurs à sa suite, sans que le plus souvent il leur ait laissé le loisir d'apercevoir sa trace. On l'a souvent comparé à un aigle qui fend les airs; mais il ne faut pas abuser de cette image pour l'accuser d'un vol capricieux et inégal. Comme l'aigle, il connaît sa route dans les cieux; et à travers ces nuages où il s'enfonce, ces tempêtes où il se joue, il va droit au trône de Dieu, où il fixe de loin son intrépide regard, et au pied duquel nous l'apercevons qui se repose de sa course.

C'est de là sans doute qu'il était descendu avec ces foudres, ces éclairs, ces paroles enflammées qui illuminaient, qui embrasaient son discours. C'est du commerce des prophètes qu'il avait rapporté ces figures si vives, dont on pouvait à peine soutenir l'éclat. Mais quel étrange changement! Est-ce bien là le poète qui prêtait aux affections de son âme les accents du Psalmiste; qui instruisait avec Salomon, se lamentait avec Jérémie, menaçait avec Ézéchiël, publiait avec Daniel et Isaïe la gloire et la puissance du Très-Haut? Est-ce là l'orateur qui nous rendait les grâces touchantes, le tour ingénieux d'Augustin, la majestueuse et douce abon-

dance de Chrysostôme, les inventions extraordinaires de Tertullien, toutes les inspirations de la chaire chrétienne rassemblées en lui seul? Qu'est devenu ce sublime, cet harmonieux, ce magnifique Bossuet? Il se dépouille tout à coup de cette riche éloquence, et la foule à ses pieds; il ne veut plus que le modeste vêtement de l'Évangile; il se plaît dans cette rudesse, ou, comme il ose dire, dans cette *bassesse* familière qui fit triompher les apôtres, et qu'il a louée dans saint Paul.

Ce qui surprend le plus chez Bossuet, c'est assurément ce mélange inattendu de simplicité et d'élévation, de parure et de négligence. Et qu'on ne pense pas qu'il y a ici un calcul de l'art, une ruse de la rhétorique, pour relever le discours par les jeux piquants du contraste. Bossuet n'écrivait pas à cette époque d'épuisement, où, dans le dégoût de l'élégance et de la noblesse, on revient, non sans travail, à l'antique naïveté. Il mêlait involontairement dans son style ce qui s'unissait dans sa vénération, dans son enthousiasme, la poésie de l'ancienne loi, l'humble langage de la nouvelle. Ces touches heurtées, ces brusques passages, répondaient aux oppositions de sa pensée, toujours tourmentée à la fois et de la majesté divine et de la misère humaine, de notre gloire et de notre néant. Après avoir porté jusqu'au ciel l'excellence de notre nature, il ne trouvait pas de termes pour la dégrader; et, comme cet éternel objet de son dédain et de son respect, sa parole se trouvait tout ensemble vulgaire et sublime. Du reste, rien de cherché, rien d'affecté, rien de contraint: ce qu'il a dit de la véritable grandeur, qui, *toujours égale à elle-même, ne se hausse ni ne s'abaisse*, on peut le dire de son génie, supérieur aux prétentions, aux bienséances ordinaires, trop sûr de lui pour vouloir rien ajouter à sa dignité, ou pour craindre d'en rien perdre. Jamais écrivain ne parut plus indifférent à l'effet littéraire. Son idée l'occupait seule; les mots viendront comme ils pourront, sans que seulement il y regarde. Ces ornements que lui fournit son abondante mémoire, sa riche imagination, il ne les a pas cherchés, mais rencontrés sous sa plume; ces *fleurs de l'élocution*, il ne les cueille pas pour s'en parer<sup>2</sup>, comme il l'a si bien dit d'un autre; mais, dans son cours orageux, il les arrache à ses rivages et les roule avec ses ondes.

On ne peut cependant trop admirer comment ce style, si plein d'abandon, s'applique, s'ajuste à sa pensée, se prête avec souplesse à en suivre tous les mouvements, l'enveloppe de formes flexibles qui la font voir et toucher. L'abstraction n'a rien de si subtil qui ne s'y tourne en images sensibles, et ne prenne, sous le pinceau de ce peintre créateur, de la couleur et de la vie. C'est là peut-être le caractère le plus constant du langage de Bossuet; on le retrouve partout le même, dans l'innombrable variété de ses ouvrages. Mais que dire d'un autre caractère qu'on n'en peut séparer, tant il

<sup>1</sup> Panégyrique de saint Paul, Sermon du 2<sup>e</sup> dimanche de l'Avent, etc.

<sup>2</sup> Oraison funèbre du P. Bourgoing.

s'y mêle intimement; de cette harmonie, de cette musique qui, par le mystérieux rapport du son à la pensée, l'interprète à notre oreille, tandis qu'elle s'explique à nos yeux; de sorte qu'elle pénètre dans l'esprit par tous les sens à la fois? Ce sont là, nous le savons, des qualités communes à tous les grands écrivains. Mais aucun ne les posséda comme Bossuet: aucun n'eut, à ce degré, cette expression libre et hardie qui ose tout, parce qu'elle peut tout; qui s'aventure dans les entreprises les plus délicates, les plus hasardeuses; qui touche aux choses les plus rebelles à la parole, et les force à recevoir l'empreinte qu'elle leur impose; qui dit tout ce qu'elle veut, et comme elle le veut, ce que jamais homme n'a dit. De là ces mots forcés à des usages si étranges et si nouveaux; cette langue extraordinaire, qu'il semble que personne n'ait encore parlée, et que cependant tout le monde entend; qui subjugué tous les esprits, comme elle dompte tous les sujets.

Bossuet n'a rien de trop sublime pour les plus humbles intelligences, rien de trop bas pour les plus hautes; il parle à toutes à la fois, et peut, selon le besoin, se proportionner à chacune. Ce docteur qui instruit l'Église, ce philosophe, cet historien, dont les doctes et les habiles viennent écouter les leçons, cet orateur qui compte des rois dans son auditoire, sait descendre de ces hauteurs et s'abaisser jusqu'au simple, jusqu'à l'ignorant; il sait fortifier l'infirme et consoler le pauvre; il sait, avec l'enfant, bégayer les mots du Symbole. Sa voix mâle et fière ne dédaigne pas de s'unir à la prière des récluses, et de soupirer avec elles dans cet asile retiré, dans cette paix, dans ce silence, où expirent les derniers bruits du monde et les derniers murmures des passions, des hymnes d'adoration et d'amour. Il trouve, pour ces transports qui élèvent l'âme vers les divins mystères ou la plongent dans la méditation de la sainte parole, des accents d'une angélique tendresse, d'une céleste pureté. C'est un merveilleux commerce entre Dieu et sa créature, qui s'en approche, qui le contemple, qui se perd avec délices dans l'incompréhensible, dans l'ineffable immensité de ses perfections. C'est un entretien mystérieux où la conscience converse avec elle-même, s'interroge, se répond, s'écoute, et recueille, dans la partie la plus secrète de nous-mêmes, loin des illusions des sens, des fantômes de l'imagination, ces vérités qui s'y révèlent. Non, Fénelon lui-même ne prête pas à la piété une parole plus élevée, plus vive, plus touchante. Voilà l'éloquence qui parlait au cœur d'une Vallière et détournait vers le ciel ses affections trompées; voilà celle qui put entreprendre de réconcilier par la pénitence l'amante délaissée et son altière rivale. Elle s'épanche, elle se répand dans ces lettres rapides, où les mots se précipitent, et semblent encore trop lents pour les mouvements de la religion et de l'amitié. Quel est le sentiment, l'idée qui ne reçoive de Bos-

<sup>3</sup> *Élévations sur les mystères; Méditations sur l'Évangile; Discours sur la vie cachée en Dieu*, etc.

uet une vertu persuasive? Où sont les cœurs, les esprits qui se déroberaient à son empire? Sur quels rangs, sur quelles fortunes n'a-t-il pas des droits? Venez l'entendre, grands ou petits, pauvres ou riches, savants ou ignorants; venez, prêtres, venez, laïques; hommes du monde, hommes du cloître, venez: il ne préfère, il ne néglige personne; il a des paroles pour tous; son langage est inépuisable et universel, comme son zèle et sa charité. On va voir se renouveler, dans l'humaine région de ses facultés, le miracle des apôtres, lorsque la divine parole, à peine sortie de la bouche de ces orateurs inspirés, se traduisait dans toutes les langues de la terre, et intruisait à la fois des auditeurs de toute nation, qui ne s'entendaient pas les uns les autres et s'étonnaient de comprendre le même discours.

Bossuet monte dans la chaire, et avec lui l'éloquence chrétienne y reparaît. S'il conserve d'abord quelque chose des défauts de son siècle, il s'en délivre bientôt par l'énergie d'une franche et vigoureuse nature. Plus de cette emphase, de cette subtilité, de cette recherche, plus de cette érudition tout ensemble pédantesque et profane, qui déshonoraient le ministère de la parole. C'est aux Écritures seulement qu'il veut devoir sa grandeur, ses grâces, sa science. Il les cite et les cite sans cesse, non pour se parer mondainement des trésors de sa mémoire, mais pour montrer, dans ces textes sacrés, la règle de nos devoirs, la garantie de nos espérances. L'Évangile est quelque chose de plus pour lui que l'occasion, l'ornement accidentel de son discours. Il en est la matière, il en est l'âme; tout en sort et y retourne; Jésus-Christ est le *prédicateur invisible* qui enseigne ses auditeurs, qui les convainc et les persuade. Cette gravité apostolique expliquerait seule, par sa nouveauté et sa convenance, l'espèce d'acclamation et d'applaudissement qui accueillirent le jeune orateur, si d'ailleurs il n'avait marqué les essais de son éloquence de cette originalité commune à toutes ses productions, et qui sans doute n'a pas dû manquer à la première vivacité de son génie et de son zèle.

Un critique célèbre<sup>1</sup> a écrit que Bossuet, *sublime dans ses Oraisons funèbres, est médiocre dans ses Sermons*. Bossuet médiocre! voilà des mots dont l'alliance paraît étrange. Quelque préoccupation particulière égarait-elle; un jugement d'ordinaire plus droit et plus sûr? l'extrême imperfection où sont restés ces beaux discours, les négligences, les inégalités qui les déparent, lui dérobaient-elles des mérites sans doute bien peu vulgaires? Un choix de sujets toujours graves, élevés, importants; une abondance d'autorités et de preuves, que fortifie encore leur rigoureux enchaînement; une profondeur de pensées qui semble renouveler la vérité elle-même; une marche vive et naturelle, une variété de mouvements soudains et pressants, un langage simple et hardi: voilà qui les élève au premier rang des chefs-d'œuvre de la chaire, voilà qui peut faire douter s'il ne faut pas les préférer à des compo-

<sup>1</sup> La Harpe, *Cours de littérature*.

sitions plus pures, plus achevées, mais moins grandes, moins surprenantes. Du moins Bossuet l'emporte-t-il sur ses plus illustres successeurs par un tour extraordinaire et inattendu, qui commande l'attention et impose aux esprits; par une allure libre et fière, que n'arrêtent ni les entraves de l'argumentation scolastique, ni le soin curieux des détails. Ce n'est pas la marche trop froidement didactique de Bourdaloue; ce n'est pas cette activité, en quelque manière immobile, qui retient Massillon sur chacune de ses idées, jusqu'à ce qu'il les ait épuisées par la singulière facilité de son imagination et de son style. C'est quelque chose de plus agile et de plus vite; ce sont les *saillies* d'une éloquence vigoureuse, qui s'élève *comme par bonds, et ne touche pas à terre*.

L'admiration redouble quand on se souvient que ces discours n'ont été pour la plupart prononcés qu'une seule fois; que leur auteur ne les a jamais revus; qu'à peine les a-t-il écrits; qu'appelé pendant dix années à porter de chaires en chaires son éloquence partout désirée, distrait d'ailleurs par tant d'autres soins, il lui restait peu de loisir pour un travail de style auquel peut-être n'eût-il pas daigné descendre. Il pensait comme Fénelon (et cette ressemblance mérite d'être remarquée), qu'il doit suffire en général à un orateur chrétien de la connaissance de la religion, de la méditation de son sujet, de l'esprit de son ministère, pour se présenter en assurance à des chrétiens. Ce fut dans sa vieillesse la seule préparation que lui permirent les travaux de l'épiscopat, la seule qu'il recommandait aux prêtres de son diocèse. Ces morceaux qui nous sont venus sous le titre de ses *Sermons*, tout admirables et tout précieux qu'ils nous paraissent, n'étaient pourtant que des ébauches jetées négligemment et à grands traits, pour être livrées plus tard aux développements imprévus de la parole. Il se contentait d'arrêter un plan, un ordre d'idées; il disposait quelques mouvements, quelques images, fixait le tout dans son esprit par une rédaction rapide; et s'abandonnant ensuite aux inspirations du lieu et du moment, s'enflammant au spectacle de la foule qui l'entourait, s'animant des émotions que sa présence faisait naître autour de lui, s'excitant par ses propres transports à des transports nouveaux, on le voyait repasser impétueusement par cette route qu'il avait tracée d'avance à sa pensée, s'emparer, au passage, des formes de langage mises en dépôt dans sa mémoire, ou, bien souvent, les négliger pour en saisir de plus vives et de plus frappantes.

Nous ne connaissons de Bossuet que sa parole écrite. Mais cette parole qu'on voyait naître sur ses lèvres, qui pourra nous la rendre? que nous en reste-t-il? les souvenirs de quelques contemporains, auxquels ont apparu ces créations sublimes de son intelligence. Ils nous ont appris quels nombreux auditeurs Bossuet avait le pouvoir de convoquer au pied de sa chaire; ils nous ont peint la cour et la ville attirées tout entières par son éloquence, et, au milieu de ce concours, les maîtres et les disciples de Port-Royal eux-mêmes, sortant de leur désert

pour venir l'entendre. Nous pouvons, d'après leurs paroles, nous figurer l'impression profonde qu'il laissait dans les âmes, et la longue rumeur qui, malgré la sainteté du lieu, suivait chacun de ses discours.

De quelles pensées était-il agité, lorsqu'il promenait ses regards sur tant d'illustres, de puissants, de doctes personnages; ou bien lorsqu'il rencontrait les yeux attendris de son père, témoin assidu de ses triomphes, de cet heureux père que, par une distinction ingénieuse et délicate, un roi, qui savait récompenser le génie comme il savait le sentir, envoyait féliciter du bonheur d'avoir un tel fils? Des accidents d'un noble et touchant intérêt variaient chaque jour les succès comme le talent de l'orateur. C'était un Turenne, secrètement mêlé à une Église qui allait bientôt être la sienne, et qu'il avertissait, par une expression détournée, des vœux et des espérances de la communion catholique<sup>1</sup>. C'était un Condé, qui le *surprenait de sa présence imprévue*, et devant lequel il continuait d'humilier la gloire humaine, après l'avoir quelques moments *admiree en la personne* d'un tel auditeur. C'étaient des reines, qui descendaient de leur rang auguste pour venir avec la foule prêter l'oreille à cette parole qui foudroyait toutes les grandeurs.

Mais c'est sur le théâtre même de la grandeur et de la gloire, c'est en face de ce trône où s'asseyaient ensemble la puissance et la jeunesse, et que décoorent à l'envi les arts et la victoire, qu'il faut entendre Bossuet, d'un accent ferme et mesuré, avec le respect d'un sujet et la liberté d'un apôtre, proclamer le néant des choses humaines. Dans le silence profond de l'éloquence politique, une autre éloquence s'élève plus fière et plus hardie. Au nom de la religion, qui la fait parler et lui prête sa force, elle abaisse cet empire orgueilleux devant lequel tout s'incline; elle efface cet éclat qui éblouit et enchante tous les regards; elle flétrit ces faiblesses que parent tant de grâces et de majesté, et que protègent les respects du monde.

Bossuet, dans cet âge brillant, semblait avoir reçu l'austère mission de dissiper les prestiges de la gloire mondaine. C'est lui qui préside à ces cérémonies saintes où la naissance et la fortune, la jeunesse et la beauté, quelquefois une innocence craintive qui fuit les séductions terrestres, quelquefois une passion blessée qui offre à Dieu ses souffrances et ses remords, vont s'ensevelir ensemble sous le voile de la pénitence et de la solitude: c'est lui qui consacre, par de graves et touchantes instructions, ces funérailles de l'âme mourant aux pensées du siècle. Nous le retrouvons au chevet des grands et des princes, qui les aide à quitter la vie, ou qui, devant leur cercueil, mêle aux regrets de leur perte les consolations, les enseignements, que la religion fait sortir même de la douleur.

Ce genre d'éloquence, que dut ignorer l'antiquité païenne, et qui naquit sur les tombes des premiers chrétiens, Bossuet semble l'avoir créé, tant il se

<sup>1</sup> Sermon sur la conversion des Gentils.

est rendu propre. Ce n'est pas à tort que l'admiration publique, parmi ses chefs-d'œuvre oratoires, a particulièrement adopté ses *Oraisons funèbres*. Il y a rassemblé et reproduit, en traits plus sublimes encore, et sous une forme plus correcte et plus pure, tout ce qu'il avait répandu ailleurs de pensées fortes et profondes sur la vie et la mort, le temps et l'éternité. Il y a de plus introduit la variété et le mouvement des intérêts humains, l'accent pathétique du désespoir, les éclats de l'enthousiasme.

Oui, ce contempteur superbe de la grandeur et de la gloire, qui exerce sur elles de si terribles justices, en est touché comme nous; car il est homme en même temps qu'il est apôtre. Il les admire et les aime; il leur donne sans scrupule ses louanges et ses larmes; il sait trop quel est le terme où se précipite son discours, et qu'en nous entourant dans ses tableaux des plus flatteuses distinctions de la nature et de la fortune, il ne fait que parer pour un instant la victime de la mort. Au milieu des spectacles éclatants qu'il étale, le pressentiment de l'inévitable catastrophe l'obsède sans cesse, et il y arrive enfin, à travers toutes ces prospérités mensongères, poussé par l'invincible nécessité de son sujet. Alors il quitte le ton de la plainte et de l'éloge; il s'arme d'une mélancolique amertume, d'une ironie dédaigneuse, pour célébrer le triomphe de cette puissance fatale qui fait disparaître devant elle toutes les choses d'ici-bas, la vie, la santé, les plaisirs, les grâces et les talents, les honneurs et la puissance, les grands desseins, les vastes pensées, jusqu'à ce courage indompté qui la bravait au moment suprême, jusqu'à cette espérance de lui échapper, en quelque chose, par la douleur qu'on laisse après soi, par la perpétuité de son nom et de ses œuvres; jusqu'à ces derniers et tristes débris qu'elle poursuit au fond du cercueil, sous les fastueuses représentations qui les décorent et les défendent. Voilà le double aspect d'élevation et de misère que nous découvre Bossuet; et quand il les a opposés l'un à l'autre avec un inexprimable mélange des sentiments les plus contraires, d'orgueil et d'humilité, de joie et de tristesse; quand il a *poussé à bout* le vain objet de nos attachements, qu'il l'a convaincu de n'être que ce qu'il est, *un nom, un songe, une apparence, une vapeur qui s'exhale, des esprits qui s'épuisent, des ressorts qui se démontent et se déconcertent, une machine qui se dissout et se met en pièces*, alors, du sein de cette ruine et de cette cendre, il fait sortir l'âme chrétienne, qui prend son vol vers son créateur.

Dans cet ordre d'idées, simple et grand, qui est celui de tous ces discours et qui permet de les considérer comme les parties séparées d'un vaste ensemble, se développe l'histoire du temps avec ses événements et ses personnages. Bossuet ne la raconte pas seulement en historien, mais en théologien et en philosophe, en orateur et en poète: majestueux et sublime, lorsqu'il s'agit de faire voir le souverain des cieux qui conduit les événements de la terre: profond et sentencieux, en expliquant les ressorts cachés par lesquels s'exécutent les des-

seins de la politique divine, et qui remuent, vers un but ignoré d'eux, les peuples et les rois : plein de feu et de vie, transporté des passions qu'il retrace, lorsqu'il se jette au milieu des troubles religieux et politiques de l'Angleterre, des orages de la Fronde, des guerres de Flandre et d'Allemagne; qu'il y rencontre les vivantes figures de Gustave, de Turenne, de Condé, de Retz, de Mazarin, de Cromwell; qu'il contemple, plein d'épouvante et de douleur, les royales disgrâces de Charles et d'Henriette. A ces graves et fortes peintures succèdent des traits d'un intérêt doux et tendre : du même pinceau qui sut rendre le génie du politique et du guerrier, il exprime ce charme de la bonté et de la grâce qui tempère la dignité d'une haute fortune. Mais quels cris déchirants il trouve pour le trépas d'une jeune princesse, enlevée, par un accident étrange, aux espérances d'une vie glorieuse et fortunée! ils retentissent encore, après tant d'années, à notre oreille et dans nos cœurs. Quelles larmes amères il répand sur la cendre de ce héros qui fut son ami! Qu'il paraît touchant, lorsqu'à la suite de ce cortège funèbre, de tous ces hommes célèbres, de tous ces hauts personnages, de ce siècle, qu'il mène au tombeau, il s'avance enfin le dernier, occupé de sa mort prochaine, et montrant ses cheveux blancs, qui l'en avertissent!

Au milieu de telles beautés, à peine remarque-t-on l'immense richesse, la perfection infinie de cette élocution, qui suffit à tous les besoins d'une pensée si féconde et si variée, et atteint sans effort au sublime et au pathétique, à la force et à la délicatesse. Avec quel art singulier l'orateur sait-il cacher, sous un tour ingénieux, sous une noble image, une circonstance naïve et familière; désarmer, par l'indulgence de l'expression, la sévérité d'un reproche, que lui arrache la vérité; sauver, dans une rencontre difficile, la gloire de son héros; quelquefois la relever par le voisinage d'une gloire étrangère; enfin, car il faut tout dire, avec quelle habileté ménage-t-il une majesté ombrageuse et jalouse, qui voulait être présente dans toutes les scènes de son règne, et entrer en partage de toutes les louanges!

Mais que faisons-nous ici? et comment nous arrêtons-nous à ces détails, tout merveilleux qu'ils sont, quand nous devrions être remplis de cette grandeur où ils se perdent? On a dit de Cicéron que la dignité de son génie répondait à celle de l'empire romain. Ne pourrait-on pas dire de Bossuet que ses conceptions égalent la dignité de l'âme humaine, dont elles embrassent à la fois les gloires périssables et la gloire immortelle? Bornons-nous à cet éloge, qui comprend tous les autres. Aussi bien qu'y ajouter encore? l'admiration même la plus vive est impuissante à se satisfaire, quand il s'agit d'un tel homme. Après s'être bien fatigué à commenter, à continuer ses pensées, à imiter le tonnerre de sa parole, à contrefaire sa voix, on en vient toujours, par désespoir, à quelque citation qu'on lui emprunte, comme au seul hommage qui puisse soutenir tant de gloire et de génie.

C'est une longue histoire à faire que celle de son

éloquence. C'est l'histoire de tous ses écrits, comme de toutes ses paroles. Il nous faut encore la suivre hors des travaux de la controverse et de la chaire, dans des productions qui appartiennent à la science humaine presque autant qu'à la théologie, dans ce traité où quelques-unes des plus hautes questions qui aient été livrées à la dispute des hommes s'éclaircissent par la double lumière de la raison et de la foi. Ce n'est pas en courant qu'il convient de juger l'œuvre de l'étude et de la méditation, de discuter les solutions données sur les grands problèmes de notre nature par un esprit de cet ordre. Disons seulement qu'à la solidité des pensées, à la clarté, à la précision, à la rapidité de l'expression, s'unit encore ici cette chaleur qui n'abandonne jamais le style de Bossuet.

Ce mérite brille surtout dans quelques pages, qu'on doit ranger parmi ses premiers titres à la gloire de grand écrivain. Jamais peut-être les séductions de l'art dramatique n'ont été peintes avec des couleurs plus animées que dans la sévère censure qu'il en a faite. C'est sa puissance même qu'il redoute; s'il le condamne en chrétien, il le loue en poète : comme Platon, il ne l'exile qu'après l'avoir couronné.

La vivacité de ses expressions tient-elle à une imagination active, qui sait se rendre présent ce qu'elle ignore, et décrire ce qu'elle devine? Ou bien est-ce un souvenir encore vivant, après tant d'années, des impressions de sa jeunesse? On sait que le désir de se perfectionner dans l'exercice de la parole l'avait conduit, comme quelques-uns des plus célèbres orateurs de la chaire, à l'école profane du théâtre. Peut-être aussi, dans un temps où il n'était pas encore lié par les engagements sévères de son état, avait-il cédé à l'envie de contempler de plus près les génies de Corneille, qui fixait alors tous les regards. Car c'était à peu près à la même époque, dans ces tourmentes publiques où les esprits prenaient tant de ressort, dans ce travail de la France, prête à enfanter le règne miraculeux de Louis qu'avaient paru ces deux grands hommes, vraiment contemporains par cette énergique rudesse que devait polir, peut-être en l'affaiblissant, l'art des Racine et des Massillon.

Une occasion se présente, qui va permettre à Bossuet d'entrer en conquérant dans le domaine des connaissances humaines, et, comme on l'a dit, de l'ajouter à l'empire de la religion. L'État le dispute à l'Église : le vœu du monarque, devancé par celui de son peuple, lui remet la plus importante fonction dont puissent être honorés le zèle et le mérite d'un sujet. Bossuet et Montausier (ne séparons pas des noms unis par le respect et la reconnaissance publiques) élèveront pour le trône de la France le fils de Louis XIV, le prince de qui doit sortir l'élève de Beauvilliers et de Fénelon. Siècle heureux, où le génie et la vertu s'offraient de toutes parts au choix du souverain, où les grands hommes succédaient aux grands hommes, et trou-

<sup>1</sup> Traités sur l'amour de Dieu, sur la concupiscence, sur le libre arbitre, etc.

<sup>2</sup> Lettre au P. Caffaro; Maximes sur la comédie.

vaient encore au-dessous d'eux, pour les associer au fardeau de leurs devoirs, des Huet et des Fleury!

Récemment chargé de gouverner une des églises de France, Bossuet se reprocherait de sacrifier l'intérêt sacré qui l'y appelle, même à l'intérêt du prince et du pays. Il se démet de son évêché de Condom, et, par cet acte de scrupule religieux et de désintéressement, il fait connaître quel dévouement consciencieux va l'animer à son nouvel emploi. On le voit s'y renfermer tout entier, rassembler et augmenter encore les connaissances acquises par ses longs travaux, recommencer sa studieuse vie. Il s'entoure de ce que la France a de plus sages et plus savants hommes; il appelle à son œuvre le concours de toutes les lumières et de tous les talents. Autour de lui se forme une espèce d'académie littéraire et scientifique : là se préparent les leçons qu'il destine à son royal élève; car il ne veut céder à personne le droit de les lui transmettre; il veut présider à tous les détails de son éducation; le prince ne recevra que de lui les plus élémentaires comme les plus hauts enseignements. Chose remarquable, et qui donne la mesure de sa vaste capacité autant que de son infatigable ardeur! de toutes les sciences auxquelles il occupe l'esprit de son disciple, les mathématiques sont la seule qu'il ne se charge pas de lui enseigner, la seule par conséquent qu'il faille excepter de son universelle instruction. L'histoire de ses louables efforts pour former un prince digne du trône nous a été conservée par lui-même dans une relation précieuse pour la science de l'éducation, et où la critique littéraire peut recueillir des jugements pleins de goût sur l'antiquité classique. Mais c'est surtout un témoignage bien honorable de son esprit d'exactitude et de sagesse. On y voit quelle juste idée il s'était faite de sa tâche, et combien il méritait peu qu'on lui reprochât d'embarrasser l'esprit d'un jeune homme, destiné à la vie active et aux grandes affaires, du savoir minutieux d'un érudit. Il se montre au contraire soigneux de lui donner seulement ces connaissances générales et variées dont ne peut se passer celui qui doit juger de toutes choses. Il s'attache, par le choix et l'ordre de ses études, à le rendre ce que ne l'avait pas fait la nature, et ce qu'il fallait qu'il devint, attentif, appliqué, sérieux, capable de suite et d'efforts. Toujours il a devant les yeux ce qu'il est un roi qu'il élève, et, dès ses plus tendres années, il cherche, dans chaque circonstance, à lui inspirer les qualités nécessaires à ce haut office, à pénétrer son âme du sentiment des devoirs qui l'y attendent. Ces leçons, dont la gravité toujours croissante se proportionne aux progrès de l'âge et de la raison, se résument dans d'importants ouvrages, qui doivent en prolonger l'effet pour un âge plus mûr, et qui, couronnant par d'immortels monuments cette éducation vraiment royale, l'ont fait survivre dans la mémoire des

hommes aux grandes espérances qu'elle avait fait naître, et que malheureusement elle trompa.

L'objet le plus naturel, le plus noble, le plus utile de la curiosité humaine pour tout homme, sujet ou roi, est sans doute cette connaissance de nous-mêmes, qui nous révèle, avec la notion d'un être supérieur à nous, celle de nos devoirs. Tel est, en quelques mots, le sujet, le plan, le titre du traité par lequel Bossuet se proposa d'introduire son élève à la philosophie. Il ne voulut rien de plus que l'amener jusqu'au seuil des questions profondes et obscures où habite la métaphysique. Il le retint dans l'enceinte de l'observation facile et journalière, permise à tout homme qui se regarde. Ce livre, si remarquable par un habile mélange de Descartes et des anciens, par l'exposition, nouvelle alors dans notre langue, des principes de la physiologie, par une description attentive et exacte des faits les plus apparents de l'intelligence, par la clarté de la méthode et la netteté du langage, par la simplicité et l'élévation des idées, l'est, avant tout, par une force qui se modère, qui, s'arrêtant où le jour lui manque, s'abstient d'aller plus avant et de creuser dans l'ombre. On s'étonne, avec justice, qu'une production de ce mérite, qui présente une instruction accessible et usuelle, soit plus admirée qu'elle n'est lue, et que pendant bien longtemps elle n'ait été ni lue ni admirée. Ne serait-ce pas que cet esprit de sagesse et de réserve, qui s'est appliqué à n'y admettre que des vérités hors de doute, à en écarter les recherches subtiles, les hypothèses, les systèmes, en la sauvant de la contradiction, l'a en même temps dérobée à la renommée philosophique?

La politique sacrée, également destinée à l'éducation du Dauphin, et qui passa, comme un héritage de famille, du père aux enfants, de Bossuet à Fénelon, est moins une théorie sur l'art du gouvernement qu'un livre de morale pour les peuples et les rois. Ils y apprennent, les uns à être obéissants et fidèles, les autres humains et justes, à fuir également la tyrannie et la révolte, également détestées et châtiées de Dieu. Bossuet ne s'embarasse pas beaucoup de rechercher les inconvénients et les avantages des diverses sortes de constitutions politiques; elles lui semblent toutes respectables par cela qu'elles existent, et que, permises pour le maintien des sociétés, elles sont toutes, à ce titre, d'institution divine : en professant la soumission et le dévouement à la puissance publique, il entend, sous ce terme général, toutes les formes que peut prendre sur la terre l'autorité légitime. Toutefois, il vit sous la monarchie; c'est pour la monarchie qu'il prépare l'auguste enfant confié à ses leçons; il ne s'interdit pas de marquer la haute préférence qu'il lui donne, et de la proclamer le plus naturel des gouvernements, le plus anciennement, le plus universellement établi, le plus stable, le plus heureux. Il la conçoit comme la conce-

<sup>1</sup> Introduction à la philosophie, ou De la connaissance de Dieu et de soi-même.

<sup>2</sup> Lettre au pape Innocent XI.